

24 images

24 iMAGES

La présence irréductible *La blessure de Nicolas Klotz*

Gérard Grugeau

Number 123, September 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25380ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

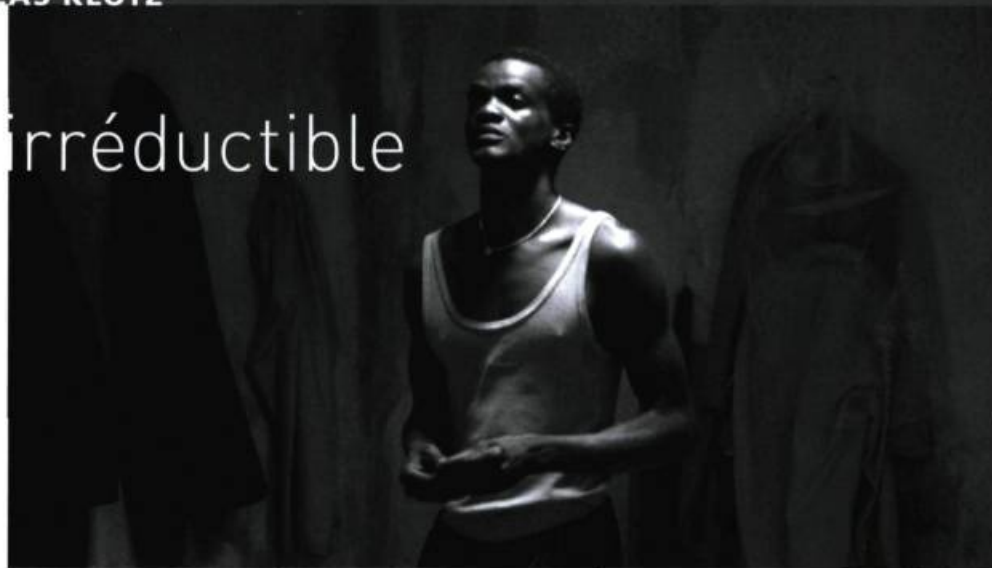
Grugeau, G. (2005). Review of [La présence irréductible / *La blessure de Nicolas Klotz*]. *24 images*, (123), 65–65.

La présence irréductible

par Gérard Grugeau

De la parole aux actes. Chez ceux qui ont lu dans nos pages (n° 122) le plaidoyer de Nicolas Klotz en faveur d'un cinéma d'auteur à la radicalité farouche et foudroyante, nul ne s'étonnera aujourd'hui de la violence du choc ressenti devant son film *La blessure*, écrit par Élisabeth Perceval dans le sillage de *L'intrus*, ouvrage du philosophe Jean-Luc Nancy portant sur le thème de l'« étranger ». Occasion inespérée donc de prendre acte de la haute idée que Nicolas Klotz se fait de son art. Occasion surtout de voir à l'œuvre une pensée de cinéma inflexible, à contre-courant de la production actuelle, qui réussit à maintenir dans la durée (le film tourné en 16 mm fait 2 h 40) l'éblouissante osmose de son propos résolument politique et de ses choix esthétiques singuliers. Bref, occasion rare de se retrouver face à une pratique cinématographique – et à une expérience du sensible – qui affiche avec force une stimulante cohésion interne, doublée d'une éthique du regard en tout point exemplaire.

Conjuguant documentaire et fiction, *La blessure* se nourrit des nombreux échanges – échanges ensuite scénarisés et tournés par d'autres exilés – qu'Élisabeth Perceval a eus avec des demandeurs d'asile en attente de statut, qui ont connu en France les zones de rétention aveugles des aéroports où règne l'arbitraire d'une violence d'État avec charters de retour à la clef. Cette violence, une femme la subit dans sa chair face aux forces de l'ordre. Paradoxalement, cette blessure la sauvera de l'expulsion et lui permettra de retrouver son mari déjà installé à Paris. Chez Klotz, la blessure est celle des corps humiliés et violentés, mais elle est aussi intérieure et symbolique. Blessure morcellante de l'exil, blessure insidieuse d'une terre d'accueil schizophrène qui nie l'étranger, objet de tous les fantasmes, et qui se renie elle-même comme État de droit en s'adonnant à de froides procédures dans le sordide secret de ses lieux de transition méthodiques. À cette dérive fantasmagorique d'un monde coupé des valeurs humaines les plus élémentaires, Klotz oppose la seule force possible : celle du réel insoumis, travaillé par la puissance régénératrice



Éblouissante osmose d'un propos résolument politique et de choix esthétiques singuliers.

du cinéma. Un cinéma de la déflagration et de la contemplation construit autour de la souveraine présence de l'Autre, un cinéma du dévoilement qui se pense comme pays solidaire, susceptible de redonner aux exclus la dignité qu'on leur refuse obstinément.

Cette quête d'une dignité à reconquérir pour « guérir » la blessure passe chez Klotz par une lutte constante avec la forme, laquelle, par effets de soustraction, se retire en elle-même pour faire dépôt et épancher au compte-gouttes sa contagieuse densité. Longs plans fixes, cadrages serrés, dilatation du temps, ambiances hors champ qui distillent la vie malgré « l'air pourri » (on pense pour une part à *La chambre de Vanda* de Pedro Costa) : l'important ici est de gagner plan à plan sur l'exclusion et le misérabilisme en occupant l'espace encore troué, béant, en imposant **un corps...**

Le corps exprime l'esprit, c'est-à-dire le fait jaillir au dehors, en presse le suc, en tire la sueur, en arrache les étincelles et jette tout dans l'espace. Un corps est une déflagration.¹

...une présence irréductible dans le cadre, en redonnant à la figure humaine le droit inaliénable à l'existence.

Structuré en trois segments aux tonalités autonomes (l'aéroport, le squat et l'échappée finale), le film s'attache, bien sûr, au parcours chaotique de Blandine, qui passe de la souillure à l'apathie, avant de renaître dans le soleil. Mais il accueille aussi, dans un lyrisme feutré cerné par l'attente, une kyrielle de récits formant une longue chaîne de solidarité et dessinant les contours incertains d'une com-

munauté de parias qui se restructure à travers la parole et les gestes de survivance. De longs monologues frontaux ou hors champ disent la perte de soi, la dilution identitaire (le poisson qu'on écaille, que l'on évide, l'eau qui se colore de sang), les drames déchirants de l'exploitation et de la répression *ici et là-bas*, la coupure douloureuse avec les êtres chers (voir l'émotion poignante générée par la scène de l'homme à la guitare). Point d'orgue : se jouant des espaces et du temps, *La blessure* se clôt dans l'éclatement d'un « voyage au début du monde » (filmé d'ailleurs comme chez Oliveira, par la lunette arrière, avec la route qui défile telle une piste de brousse) rassemblant *l'ici et l'ailleurs* dans une temporalité réinventée. Au présent des travailleurs au noir à bord du camion les conduisant vers les vergers de France en manque de main-d'œuvre bon marché se juxtapose le passé rapproché de l'Afrique, celui de la fuite et de la survie. Et la longue déchirure des récits de voyage qui serpente jusqu'à nous comme une litanie sans fin de se perdre dans la nuit des temps de l'écran noir. La nuit avant la naissance d'un nouveau jour. Dessillant nos regards absents, le cinéma a soudain la beauté et la violence d'un barrage qui se rompt, d'une plaie qui se vide. ■

1. Dans Jean-Luc Nancy, *58 indices sur le corps et Extension de l'âme*. «Nouveaux essais Spirale», Éditions Nota bene, 2004.

France, 2003. Ré. : Nicolas Klotz. Scé. : Élisabeth Perceval. Ph. : Hélène Louvart. Son : Alain Sironval, Julie Brenta, Thomas Gauder. Mont. : Rose Marie Lausson. Mus. : Joy Division. Int. : Noëlla Mobassa, Adama Doumbia, Matty Djambo, Ousman Diallo, Mamoudou Koumbia. Couleur. 158 minutes. Dist. : K-Films Amérique.